

Corps et Parole

Archéologie du savoir inconscient

Willy Barral, Psychanalyste

Intervention du 17 décembre 2000 à EPICEA au cours du séminaire CF3 « Approche thérapeutique en CF et psychophanie ».

Les années précédentes, je vous avais proposé une articulation possible entre la C.F. et la question du transfert d'une part, la C.F. et la question du symptôme comme relais du transfert d'autre part¹. Aujourd'hui, je voudrais vous entretenir de la psychophanie et de la question du Corps, au sens doltoien du terme, c'est-à-dire au sens de l'image inconsciente du corps, parce que je crois que la découverte et la pratique thérapeutique d'Anne-Marguerite Vexiau confirme la théorie de Françoise Dolto, qui est une théorie corporelle du langage.

Le mot psychophanie a été créé par A.-M. Vexiau à partir du radical *phan*: révéler, mettre au jour. « *La psychophanie est une communication d'inconscient à inconscient, dit-elle, dans laquelle, quelquefois, il transparait des non-dits qui bloquent l'évolution des patients plusieurs générations durant.* »

J'aimerais faire écho à la question d'A.-M. Vexiau : en quoi consiste l'action thérapeutique en psychophanie ?

C'est à cette question que j'aimerais faire écho en vous proposant un outil pour penser la psychophanie.

C'est évidemment à Françoise Dolto en tant que psychanalyste d'enfants que je me référerai, car c'est elle qui, en nous proposant une « théorie du bébé », nous a donné un précieux outil pour comprendre **comment opère la communication d'inconscient à inconscient entre les générations.**

C'est à travers son concept d'image inconsciente du corps qu'elle a prolongé et ouvert la théorie freudienne de l'inconscient, là où Freud, qui n'a jamais eu à traiter psychanalytiquement des petits enfants, ne pouvait pas penser les tous premiers liens qui nous constituent comme sujet dans une histoire transgénérationnelle.

En effet, après avoir abordé la question à partir des patients atteints de spasmophilie, Anne-Marguerite Vexiau nous dit : « *La constante chez les spasmophiles que j'ai commencé à recevoir, c'est la transmission, l'héritage psychique qu'ils semblent avoir reçu de leur mère. Les premières influences de l'environnement sur la vie psychique commencent dès le stade foetal. Une mère déprimée, nous dit-elle, transmet sa déprime avant même que le bébé naisse* » et de citer une parole de l'un de ses patients spasmophiles :

« *Cage dans ventre de cadavre, je rate lancement de vie.* » Ou encore : « *Ma vie fuit grotte de vie*

(utérus) *détruite. Grave d'être fils d'une mère tuée de vie.* »

« *Nourrie de ma mère, je vis morte.* », tape une troisième.

Cette patiente dit en clair qu'il a dupliqué sa mère-tuée de vie et s'y trouve envahi comme mère-morte. Il est sa mère-morte !

C'est cela l'image inconsciente du corps dont nous parlait F.Dolto: l'enfant duplique les activités mentales de ses parents et parle, à travers ses symptômes, de ce qui s'adresse à un autre.

Ainsi dupliquer, dès sa conception, la vie psychique et les traumatismes de ses parents est une propriété de la vie de l'esprit chez les humains: nous naissons doués de mobilité psychique

C'est pourquoi ma première proposition est la suivante :

Les fruits de notre intelligence tombent le plus souvent de l'arbre fruitier qui est chez mon voisin!

Et notre premier voisin, in utero, est notre mère évidemment !

Voici l'histoire d'un patient que j'ai reçu il y a quelques années :

Après avoir consulté plusieurs dermatologues, et pédologues, il avait toujours un symptôme qu'il ne s'expliquait pas. Il portait depuis sa naissance des sortes de stigmates aux mains et aux pieds, sans arriver à les faire disparaître par des moyens thérapeutiques classiques. Deux boules internes sous la voûte plantaire ainsi qu'une

¹ Bulletins TMPP n°11 et 16 (décembre 1998 et mars 2000)

sorte de psoriasis dans la paume des mains et entre les doigts. En allant questionner sa mère sur sa grossesse, il apprit deux choses étonnantes. Elle-même avait sur les mains cette forme de psoriasis lorsqu'elle le portait in utero. Mais surtout, elle avait fait une sorte de syncope au 6ème mois de la grossesse, en assistant, impuissante, à la noyade accidentelle du fils de son beau-père. Elle dut inconsciemment en oublier l'enfant qu'elle portait, du fait de l'intensité de son stress. Or, l'on sait qu'une femme enceinte demeure normalement reliée à son fœtus même pendant son sommeil. Ici, le stress maternel fut tel qu'elle en oublia son enfant vivant en elle. Et d'ailleurs, elle faillit le perdre !

« Comment ce dernier s'est-il défendu contre ce ressenti archaïque d'abandon ? » était la question de mon patient. Ce qui l'amenait précisément en analyse. Il évoquait avec moi, non sans humour, qu'il avait dû se raccrocher aux branches pour ne pas perdre l'équilibre comme sa mère et que peut-être ses stigmates faisaient traces de sa réponse combative consécutive au drame maternel qui l'avait perfusé aussi.

Les analysants, comme vos patients en psychopathie, sont aussi des théoriciens, il faut que vous l'admettiez.

Toujours est-il que ce sont d'abord les deux boules de graisse aux voûtes plantaires qui disparurent comme par enchantement après avoir parlé à sa mère. Mais le psoriasis aux mains résistait encore. Nous travaillions ensemble sur son arbre généalogique et, très vite, il m'indiqua le chemin à suivre

à travers un rêve étrange. Dans ce rêve, il se voyait fœtus qui sortait en trombe du ventre de sa mère et montait comme une étoile filante dans le firmament en direction des étoiles, en direction des cieux. Il ressentit alors comme une immense douleur dans l'estomac qui le réveilla. Or, les cieux, pour un nourrisson au sein de sa mère, qu'est-ce que c'est ?

Ce sont les yeux de son père dans sa mère. Il voit son père dans les yeux de sa mère puisqu'ils sont amoureux l'un de l'autre. Mais les yeux de sa mère, ce sont aussi toutes ses premières expériences de plaisir-déplaisir avec elle. Si la mère est habitée par le père de l'enfant, ce dernier y capte le ciel père. Mais il y rencontre tout aussi bien l'être intérieur de sa mère que le sien propre. Donc son père antérieur à elle. C'est ça la clinique de l'archaïque, la clinique du transgénérationnel.

Françoise Dolto nous a enseigné cela lorsqu'elle avait à soigner des troubles gastro-entérologiques chez les tout petits. Je vous cite ce qu'elle en dit à un gastro-entérologue réputé, Arthuro Prat:

«Le bébé, lorsqu'il tète, se plonge dans les yeux de sa mère qui sont son estomac. Les yeux de sa mère et son estomac, ça ne fait qu'un. Il regarde les yeux de sa mère et en même temps que les yeux de sa mère, il regarde son estomac. A cette époque de la vie, quand nous sommes concentrés par le corps ou dans un plaisir, tout ce que nous regardons est à l'intérieur de nous. Le bébé regarde alors à l'intérieur de lui-même, et son plaisir-déplaisir avec maman. C'est pourquoi je crois que, dans les troubles dits de gastro-entérologie, on est tout à fait dans une blessure

archaïque, d'avoir perçu ce qui était transféré à un moment donné, dans la vie sur quelqu'un qui a déçu et qu'on ne peut pas arriver à accepter. A l'intérieur de nous, il y a une souffrance qui est une souffrance relationnelle»².

Je fis entendre à ce patient - puisque c'était sa main droite : le côté paternel, l'avenir, toujours dans la symbolique du corps - que son rêve évoquait une souffrance archaïque, et que le fœtus qu'il était alors aurait pu capter chez sa mère en relation avec son propre père, le grand-père maternel.

En effet, dans toutes les traditions, la vie est donnée comme un chemin allant du corps vers la parole.

De façon symbolique, comme un chemin partant du maternel pour atteindre le paternel.³

Le rêve de mon patient le faisait quitter la matrice maternelle en direction du ciel, père antérieur, les étoiles évoquant le passé et non l'avenir comme chacun sait. Je l'invitai donc à orienter ses recherches généalogiques de ce côté-là, comme le lui indiquait son inconscient. L'inconscient d'un fœtus ou d'un nourrisson ne peut mentir puisqu'il est, jusqu'à 3 ans, dans une activité psychique originaire, c'est à dire dans une activité psychique où le bébé est à la fois soi et l'autre en même temps.⁴

² in Willy Barral : « Françoise Dolto, c'est la parole qui fait vivre . Une théorie corporelle du langage » Paris, Gallimard 1999. p. 185.)

³ Didier Dumas: « Sans père et sans parole ». Hachette-Littérature.)

⁴ in Piera Aulagnier: « La violence de l'interprétation » sa théorie du pictogramme. Paris, Seuil.

Le foetus, comme le nourrisson, duplique en quelque sorte de manière quasi télépathique, toute l'activité psychique de ses parents et grand-parents, les parents antérieurs. Ces recherches laborieuses, que j'ai appelées «archéologie du savoir inconscient», conduisirent mon patient à déterrer une vérité jalousement cachée. Un non-dit générationnel savamment gardé. Et voici ce que mon patient appris de cette histoire voilée.

Le grand-père maternel avait changé de prénom à l'âge de 4 ans. Il s'appelait Dominique à la naissance et fut appelé Lucien ensuite. L'arrière grand-mère maternelle avait dû abandonner son fils Dominique, non reconnu par le géniteur, à son propre frère, pour qu'il l'adopte et l'éduque lorsqu'elle se vit mourir. L'enfant avait alors 4 ans et fut rebaptisé Lucien.

Maintenant, suivez-moi bien, si vous voulez entendre correctement les liens dans l'inconscient du transgénérationnel.

La mère de mon patient, n'ayant jamais rien su elle-même du changement de prénom de son père, ne pouvait pas transmettre cette vérité à son fils in utero. Lorsque mon patient devint père à son tour, il prénomma sa fille Dominique du nom de son grand-père maternel, sans le savoir, en toute innocence comme on dit.

L'innocence, c'est celle du foetus - nourrisson qui duplique inconsciemment toute la lignée de ses géniteurs sur deux ou trois générations, y compris les non-dits.

Soit un défaut de parole dans le transgénérationnel.⁵

Reprenons maintenant l'histoire foetale de mon patient .

Lorsque sa mère eut 21 ans, elle fut enceinte de lui. Ses mains furent recouvertes de cet étrange psoriasis qu'elle savait lié au travail malsain qu'elle faisait à la ferme pour son père, manipulant des produits toxiques à mains nues. Elle aimait son père jusqu'au sacrifice masochiste, pourrions nous dire. Ce qui nous laisse entendre, comme nous l'a enseigné Freud, qu'une femme enceinte qui n'a pas résolu son oedipe désire inconsciemment donner son enfant à son propre père. Le grand-père maternel va donc être considéré comme le grand-père psychologique adoptant. Nous savons aussi que dans ce cas, si ce dernier venait à mourir pendant la grossesse, l'enfant serait en danger car la mère reporterait sur son enfant tous les sentiments ambivalents qu'elle vouait à son père. C'est bien ce qui faillit arriver à mon patient !

En effet, il a dû se sentir abandonné à l'âge de 6 mois in utero, lorsque sa mère tomba en syncope, puisqu'elle faillit le perdre !

De même, le grand-père maternel avait dû se vivre abandonné par le décès de sa mère quand il avait 4 ans. D'autant plus abandonné, qu'on lui changeait son prénom de Dominique en Lucien. Il avait dû certainement faire un épisode dépressif. D'autant que sa mère n'avait pas pu lui transmettre le nom de son géniteur, et que ce

dernier avait dû effectivement abandonner la femme enceinte qui n'était pas du même milieu social. Cette mère célibataire n'avait eu pour seul compagnon de vie que son petit Dominique, et l'on sait combien les nourrissons se constituent inconsciemment « bébé thérapeute » de leur mère, quand celle-ci est en difficulté psychologique. Cela, on le sait effectivement grâce aux travaux de Françoise Dolto sur la clinique de l'image inconsciente du corps.⁶ Alors, comment tout ceci se transmet-il à la génération suivante ?

Mon patient faillit mourir à son tour à l'âge de 4 ans à la suite d'une paratyphoïde, au même âge où son grand-père maternel avait connu une forme de mort psychique, en quelque sorte.

Mon patient fit revivre inconsciemment son grand-père maternel à travers sa propre fille qu'il prénomma Dominique, sans même savoir que c'était le premier prénom du grand-père maternel. Tous les membres de la famille, côté maternel, s'accordent à dire à mon patient qu'en vieillissant, il ressemblait comme deux gouttes d'eau à son grand-père maternel. Enfin, lorsque sa fille Dominique est tombée enceinte à son tour, à la 4^{ème} génération, le psoriasis de mon patient s'était spectaculairement réenflammé du jour au lendemain !

De tous ces faits, nous pouvons conclure que mon patient s'était incorporé des traumatismes de lignée transmis par sa mère in utero puisque ce symptôme psoriasis

⁵ Lire à ce sujet le livre remarquable d'Anne Ancellin Schutzenberger: «Aie ! Mes Aieux», Desclée de Brouwer.

⁶ Lire : « L'image inconsciente du corps », F. Dolto, Seuil; ainsi que «Le Sentiment de SOI » Gallimard.

avait d'abord été celui de sa mère, survenu aussi sur les mains pour elle, lorsqu'elle était enceinte de lui. Par ailleurs, sa mère faillit le perdre lorsque, enceinte de 6 mois, elle assista impuissante à la tragique noyade de l'enfant de son beau-père.

Je lui proposai alors d'interpréter son symptôme aux mains, comme **la trace temporalisée de la relation imaginairement oedipienne de sa mère: son image du corps inconsciente à elle, non détachée du grand-père maternel.**

A lui de se réinscrire dans sa lignée paternelle, s'il admettait ce que signifiait la loi de l'ordre symbolique des places générationnelles.

En moins d'un mois, le psoriasis aux mains disparut comme par enchantement et, à son grand étonnement, lorsqu'il s'attacha à travailler sur l'histoire de son géniteur, il y retrouva aussi à clarifier sa voix à travers le nom de son père.

C'est qu'il me parlait d'une manière presque inaudible. Je devais tendre l'oreille pour entendre ce qu'il me disait et là, au fur et à mesure qu'il travaillait sur sa lignée paternelle, il a retrouvé sa voix.

Il fit cependant un léger épisode dépressif, du fait d'avoir à faire le deuil de quelque chose qui concernait la fusion résiduelle de sa mère au grand-père maternel, qu'il avait jusque là incorporé et qu'il lui a fallu lâcher. **Nous sommes fondés à affirmer qu'un souvenir traumatique de la vie foetale peut se transmettre en**

symptôme après la naissance, fondés à affirmer que le ressenti sensoriel foetal perdure alors sous forme d'un symptôme. C'est cela notre archéologie d'un savoir inconscient à retrouver !

Ainsi, voyez vous, «l'image inconsciente du corps», chez Françoise Dolto, est une sorte de mémoire relationnelle des tout premiers liens archaïques, une sorte d'armature immatérielle, en permanent mouvement, qui coordonne toutes nos fonctions psychiques et nous permet d'entrer en contact avec autrui.

Chez l'enfant, cette image du corps s'élabore en tout premier lieu dans l'image inconsciente du corps de ses propres parents, grâce aux activités mentales de ses parents. Et l'on a tort de penser, comme la médecine moderne continue à le croire, que le bébé, in utero, se construit dans la matrice maternelle. Si le corps physique, le «soma», se nourrit de l'espace matriciel de la mère, le corps psychique s'élabore et se construit dans les activités mentales et psychiques de ses géniteurs, avant même sa conception.

Un bébé se rêve avant même de se faire. Il naît, pourrions-nous dire, des rêves de ses parents

D'un point de vue psychanalytique, c'est l'ensemble des activités mentales de ses parents, qui ont existé avant qu'il naisse, qui constituent l'enfant comme être de langage. La matrice de notre corps, c'est effectivement l'utérus de la mère, mais la matrice de nos structures psychiques est l'ensemble des activités, conscientes et inconscientes, prononcées et non prononcées,

des paroles mais aussi des fantasmes, qui ont fait que deux cellules ont pu se rencontrer et donner un embryon.⁷

Avant l'accès au langage, le corps conserve la mémoire de la communication avec l'autre, en constituant une image interne inconsciente que Françoise Dolto a nommée image du corps.

Cette image invisible est celle qui rend possible la construction d'une libido humaine, dans la mesure où la libido des humains se tisse dans les mots de leurs géniteurs, les mots et les rêves désirants.

Cela vaut pour la construction du conflit oedipien de l'enfant comme pour tout ce qui concerne son rapport à la vie et à la mort. C'est parce qu'il peut se représenter un temps où il existait déjà potentiellement, avant sa naissance, dans le désir et les rêves de ses parents ainsi que dans les échanges langagiers de ses géniteurs, que l'enfant pourra par la suite penser que l'on peut aussi continuer à exister après la mort, dans le langage et à travers la parole de sa descendance.

La deuxième proposition que je vais vous proposer maintenant est la suivante **La mobilité de l'esprit est à l'origine de la santé mentale.**

Je me propose de traiter de la question de la mobilisation de nos énergies autour de la prise de la relation thérapeutique en psychophanie, en ouvrant votre réflexion sur une autre question, celle de la « mobilité de l'esprit », car je pense qu'à trop vouloir

⁷ Willy Barral : « architecture conceptuelle du système de pensée de F.Dolto » p. 183. in : « Françoise Dolto, c'est la parole qui fait vivre » Gallimard.)

insister sur le handicap de communication en tant que tel, chez les enfants autistes et psychotiques, on risque de finir par se laisser fasciner par le symptôme, ce qui ne pourrait que nous conduire à une forme d'aggravation de l'impasse à communiquer avec eux.

De la place où j'écoute et soigne, en tant que psychanalyste, j'aimerais tenter de vous déplacer de ce lieu d'où s'exerce la fascination par le symptôme.

Mobiliser nos énergies, c'est d'abord mobiliser nos énergies psychiques et par conséquent rendre à l'esprit ce qui lui revient de droit, une place reconnue comme fondamentale en ce qui concerne les humains:

un enfant se conçoit dans l'esprit avant de se concevoir dans le corps!

C'est d'une parole qui s'échange entre les parents que peut jaillir la vie de leurs enfants et pour leurs enfants! **C'est de se reconnaître sujet soumis à la parole qui nous constitue dans notre humanité.**

Je le formule souvent ainsi pour bien souligner l'importance de la parole, car c'est elle, la parole qui nous constitue "sujet désirant communiquer avec un autre". Pour reprendre une formule chère à Françoise Dolto, elle disait : "le sujet est un « allant-devenant » qui désire communiquer avec un autre."

Ce qui veut dire qu'un enfant **n'appartient pas à ses parents mais à lui-même : il est sujet désirant communiquer avec autrui.**

L'identification de l'enfant ne peut pas dépendre de l'identification à la

mère, sinon ce serait pour lui une identification à demeurer le «bébé» ou le «jules» de sa mère Il a besoin du père pour se construire des outils, pouvoir se penser dans son rapport au monde et à autrui. C'est là son désir de grandir : trouver, dans la tête de ses parents des outils pour se penser dans leurs mots et leurs rêves. Cette capacité à ne pas s'identifier à sa mère, autrement dit sa capacité à sortir de ce lien fusionnel, c'est cela sa mobilité psychique : aller puiser dans la tête de son père en particulier des outils pour penser !

Lacan et Dolto ont été les premiers psychanalystes à comprendre cela, à comprendre que ce que l'on appelle les troubles mentaux et psychiques sont à mettre sur le compte de la forclusion du nom du père.

Et la forclusion, qu'est-ce que c'est ? Forclusion est un terme juridique : on dit que quelque chose est forclos quand on n'en a pas usé en temps utile. La forclusion du nom du père se passe au niveau de la conception mentale langagière de l'enfant. C'est quelque chose qui est curieusement un peu oublié dans notre culture. Un enfant, ça ne se fait pas dans un hôpital, comme se le racontent les enfants psychotiques, ni même dans un corps maternel, ça se fait d'abord dans un projet au sein du couple parental, autrement dit dans des paroles échangées, dans du langage : l'enfant peut s'inscrire alors dans la parole, comme fruit de la parole de ses géniteurs. La forclusion du nom du père signifie en clair que dans ce cas-là, lorsque l'enfant n'a pas été inscrit, dès sa conception, dans un désir langagier qui s'est échangé entre

ses parents, alors son équilibre mental s'en trouve perturbé. Françoise Dolto, qui avait l'art de s'exprimer par des images très éclairantes, nous disait avec vigueur: « Un enfant qui n'a pas été conçu véritablement par une mère désirante avec son homme, qui n'est pas traversée par la parole de son homme, psychotise son enfant parce qu'elle n'est pas le «Jules» de son mari mais plutôt le «Jules» de sa propre mère. Dans ses liens inconscients transgénérationnels, elle l'a fait avec sa propre mère.» Autrement dit la forclusion, là, c'est aussi la forclusion des « testicules » du père, comme le nomme fort justement, d'un point de vue symbolique, Didier Dumas !

Pour ma part, je le formulerais autrement car nous sommes tous issus d'un premier rêve! Rêve qui, bien sûr s'appelle "un désir d'enfant".

Le père rêve à l'enfant qu'il aimerait concevoir, la mère rêve à l'enfant qu'elle porte en son sein, l'enfant rêve au jour où il verra la lumière. Et s'ils ne rêvaient pas tous trois ensemble, la vie ne viendrait pas au monde!

Le rêve, c'est précisément l'expression d'un désir, et le premier désir s'exprime par le désir de communiquer. Freud, à qui l'on demandait pourquoi les enfants désiraient tant parler, répondit simplement ceci: «L'enfant parle pour pouvoir poser des questions à ses parents, et les toutes premières questions tournent autour de la vie, du sexe, et de la mort». Le rêve est un désir de communiquer: mis en mots, il nous constitue sujet ! C'est la parole qui fait vivre: Un enfant conçu dans la parole est coiffé pour la vie.

Comment se construit un sujet humain ? Dans la parole qui s'échange entre ses parents et lui, dans la parole qui s'échange de lui vers ses parents, de leur compétence de parents à inscrire leur enfant dans la parole transgénérationnelle, de leur capacité à reconnaître leur enfant comme doué de désirs propres, et par conséquent sujet de parole, lui aussi. Ceci, quelque soit la gravité du handicap de communication ou de maladie mentale dans laquelle l'enfant pourrait se trouver pris. Là est la question pour chacun d'entre nous, en tant qu'être humain:

Nous reconnaissons-nous soumis à cette exigence de vie symbolique: sommes-nous soumis à la parole?

Sommes-nous désirant reconnaître nos enfants, handicapés ou non, malades ou non, là n'est pas la question, comme soumis eux aussi à la parole, c'est-à-dire eux-mêmes dans une double lignée ?

Les reconnaissons-nous comme ayant droit à ce tout premier rêve qui les a inscrits dans la parole ?

En bref, pouvons-nous véritablement intégrer ce message symbolique, éminemment spirituel, que Françoise Dolto nous a laissé en héritage pour notre culture contemporaine : **"L'être humain est incarnation symbolique de trois désirs, celui de son père, celui de sa mère, et le sien, en tant que tous trois êtres de langage"**.

Sur ce premier point, je sais, bien sûr, que nous achoppons tous d'abord, tant il nous est difficile de reconnaître que nous ne sommes pas étrangers à notre propre désir de naître!

" Je n'ai pas demandé à naître " disent en colère tous les enfants suicidaires. Et Françoise Dolto de leur répondre : « Tu ne serais pas là en ce moment pour me le faire entendre, si ce que tu me dis là était vrai ! "

Mais allons plus loin maintenant, et demandons-nous comment l'enfant se constitue mentalement sujet dans sa lignée. Comment se constitue-t-il précisément sujet d'une parole, lui qui semble totalement pris, au départ de sa vie, dans celle de ses géniteurs ?

« **Le langage est le placenta de l'esprit** », écrit Didier Dumas, psychanalyste, qui fut, avec Françoise Dolto, mais aussi Nicolas Abraham et Maria Torok, parmi les premiers, en France, à théoriser une "clinique de l'impensé généalogique", pour comprendre comment un sujet pouvait se constituer "enfant autiste" pour ses parents. Il y évoque la question de l'enfant-mort dans une lignée, dont personne ne parle, pour nous faire entendre, comme F. Dolto l'avait découvert elle-même, qu'il faut parfois travailler sur toute une lignée, pour réussir à soigner certains enfants qu'on dit "autistes".

Vous trouverez cela dans son ouvrage remarquable, publié il y a déjà un certain temps en 1985 et intitulé:

« L'Ange et le Fantôme », paru aux éditions de Minuit. Je vous en extrais ce petit passage: " **Dans les structures de l'inconscient, l'enfant-mort est la conceptualisation d'une antériorité qui gouverne l'acte d'incarnation du sujet**".

Nos structures mentales se structurent dans une langue et, si notre appareil psychique était

brusquement vide de tous les mots qui forment nos pensées, nous ne pourrions même plus savoir qui nous sommes! Ni ce qu'est notre esprit!

Mais ce que j'appelle "langue", grâce aux recherches cliniques qui ont été conduites par certains qui nous ont précédés, c'est bien évidemment aussi inclusif de la langue de nos ancêtres, et c'est pourquoi il me fallait, pour l'évoquer ici, me référer aux recherches cliniques les plus avancées dans ce domaine aujourd'hui. Or il se trouve que ces recherches ont porté principalement sur l'autisme infantile.

Demandons-nous maintenant de quoi est constitué un être humain ? Partons pour cela d'une observation clinique rapportée par Françoise Dolto, dans son ouvrage l'image inconsciente du corps, à propos des nourrissons .

Elle nous dit qu'à l'âge où nous étions nourrissons, nous étions doués d'un sixième sens, une capacité étonnante aussi bien que mystérieuse, puisqu'il ne s'agissait ni plus ni moins que de capter les activités psychiques de nos deux parents. Elle venait de découvrir, qu'à cette époque de la vie, tous les nourrissons sont naturellement "télépathes".

Evidemment, lorsqu'elle formula ainsi les choses, ceci n'était guère recevable par la communauté scientifique, même parmi ses collègues psychanalystes, qui ne pouvaient bien évidemment rien y comprendre puisque l'on ne pratiquait pas vraiment alors ce qu'elle-même a ouvert, c'est-à-dire "la psychanalyse du nourrisson"! Mais elle ne désarmait pas, continuant d'affirmer : « Les

nourrissons, c'est bien plus intelligent qu'on croit!"

Comment concevoir cela puisque la psychanalyse de cette époque croyait qu'une psychanalyse n'était possible qu'avec des "sujets parlants" ?

Or les nourrissons ne parlent pas, ainsi qu'un grand nombre de patients atteints neurologiquement ou psychiquement. Exit, donc, de la psychanalyse pour eux !

Mais elle ne céda pas sur sa découverte, et puisque ni la théorie de Freud, ni celle de Jacques Lacan, ne lui permettaient de rendre compte de ces observations cliniques, elle dû se résoudre à forger ses propres outils théoriques, pour réussir à faire comprendre sa découverte, et c'est ce qui donna naissance à ce nouveau concept analytique qu'elle a appelé " l'Image Inconsciente du Corps ".

Il ne peut être question ici, bien sûr, dans le cadre d'une intervention très limitée par le temps, de vous en faire une synthèse, mais au moins je peux susciter, peut-être, votre désir d'aller y voir de plus près, en m'appuyant sur ce nouveau concept psychanalytique pour vous déplacer dans vos schémas mentaux, essayer en tout cas d'activer votre propre mobilité mentale, puisque c'est de cela que je vais parler maintenant, pour, je l'espère, vous donner un peu à rêver!

Je vais me risquer, en effet à vous parler de la théorie de l'image inconsciente du corps, théorie qui a l'avantage de nous délivrer de cette fascination qu'exerce sur nous notre corps d'organes, notre seul corps biologique, celui qui intéresse tellement la médecine moderne, mais qui est loin de nous

représenter dans notre être dynamique! Tant que la médecine limitera ses interventions au corps biologique elle demeurera une médecine orthopédique pour ne pas dire vétérinaire !

La théorie de l'image inconsciente du corps nous est précieuse parce qu'elle apporte quelque éclairage pour tenter de résoudre, entre autre, la question suivante, que je formulerai ainsi:

Comment se connaître comme être de langage, et qu'est-ce qu'un corps parlant ?

Se reconnaître comme sujet habité par la parole suppose un corps qui parle, et l'image inconsciente du corps, c'est du langage version corps! C'est d'ailleurs pour cela que j'ai inscrit en sous-titre de mon ouvrage : «Françoise Dolto, c'est la parole qui fait vivre : une théorie corporelle du langage. »

Willy BARRAL
